DE L'INFLUENCE DE LA LIBERTÉ, SUR LA SANTÉ, LA MORALE, ET LE BONHEUR;

Orandum est ut sit mens sana in corpore sano!
Juv. sat. x. V. 356.

PAR F. LANTHENAS, D. M.

Extrait de la Chronique du Mois.

(*Juin.*)

A PARIS,
Chez les Directeurs de l'Imprimerie du CERCLE SOCIAL,
rue du Théâtre-François, nº. 4.

1792.

L'AN 4e. DE LA LIBERTÉ.

DE L'INFLUENCE DE LA LIBERTÉ, SUR LA SANTÉ, LA MORALE ET LE BONHEUR (1).

§. 1. *L'esclavage et la tyrannie, première source des misères humaines.*

QUAND les hommes seront-ils assez éclairés pour remonter aux causes premières des infirmités physiques qui les accablent, et des maux politiques qu'ils endurent? lorsque tous les charlatans seront démasqués.

J. J. Rousseau a fait faire à l'esprit humain un pas im-

(1) Je méditois depuis long-tems un ouvrage sous ce titre : emporté par des occupations impérieuses, je ne livre aux réflexions des sages, qu'un aperçu. Il suffira pour leur faire sentir des vérités et des changemens qu'il leur appartient de mûrir et de faire adopter.

Après avoir montré la nature et les vrais avantages de la liberté, ainsi que les véritables moyens de la consolider et de la conserver, j'ai cru nécessaire, dans les circonstances où nous sommes, de caractériser ceux qui égarent un peuple généreux, par toutes sortes de déclamations dictées par la fureur, la folie, ou la mauvaise foi.

Je n'ai vu que la patrie éplorée, en retraçant les maux qui lui font, tous les jours, des enfans ingrats ou insensés, qui la déchirent et prétendent la servir. C'est aux bons citoyens d'écouter tout, de juger chacun, et de faire une justice exacte, par une distribution mesurée de leur estime et de leur mépris.

L'instruction publique étant l'ancre de salut qui nous reste, au milieu de cette mer de vices et de passions humaines qui menacent d'engloutir le vaisseau de l'État et la liberté, je termine par quelques vues sur *l'enseignement public*, objet des discussions actuelles de l'assemblée nationale, qu'il importe d'approfondir.

mense, d'après lequel il est impossible de rétrograder. Les tyrans ont beau s'agiter ; ils ne feront que nous précipiter vers le terme où doit s'anéantir tout mensonge. Mais pour y arriver plus promptement encore, ne cessons pas de rappeller que cet homme immortel, par qui nous avons appris à balbutier le langage de la liberté, ne vit qu'imposture dans presque tout ce qui naguères étoit l'objet de notre estime. Il distingua sous les noms respectés de la *morale*, de la *politique* et de la *médecine*, le charlatanisme de ceux qui en font métier ; et il dévoila leur secret, en montrant la source de toutes les misères humaines dans la TYRANNIE et l'ESCLAVAGE.

Les prêtres et les magistrats n'étoient, sous l'ancien régime, que de vrais charlatans : apôtres de la morale et gardiens des loix, ils auroient dû faire la révolution que la philosophie a opérée, s'ils eussent eu à cœur les mœurs, la vertu, et les premiers principes de la justice et de la raison. Mais peu leur importoit, pourvu qu'ils dominassent et que les travaux du peuple entretînsent leur stérile et pernicieuse existence : Je l'ai complettement démontré ailleurs (1) ; je n'en parlerai donc point ici.

Quant à la médecine, telle qu'elle est considérée, même dans le monde savant, que pouvoit-elle paroître à celui qui avoit aussi profondément médité sur l'origine de tous les maux qui affligent l'espèce humaine ? Rousseau sentit bien que nos maladies dépendent de causes éloignées et prochaines, auxquelles ne remonte jamais la tourbe de nos médecins.

Il eut tort, peut-être, de ne pas étudier avec plus de profondeur la pratique de leur art. Il auroit bien mieux démasqué ceux qui l'exercent sans principes, et très souvent sans y croire. Mais il avoit tout dit, en prêchant la liberté,

(1) V. les notes de mon ouvrage sur les *inconvéniens du droit d'aînesse*, *etc.* Il en reste quelques exemplaires à l'Imprimerie du Cercle Social.

en la faisant connoître, en la faisant aimer. Il se contenta d'ajouter, ce qui fut encore mis au nombre des paradoxes, que la confiance dans les médecins et leur art, est un genre de superstition, dont il importe de détromper les hommes; que cette superstition les rend pusillanimes, parce qu'elle leur ôte la confiance qu'ils doivent avoir dans la nature; qu'elle déprave nos habitudes, nos goûts, nos plaisirs, nos connoissances même; qu'elle altère l'idée que nous nous formons des objets qui nous entourent; enfin, qu'elle nous écarte des véritables sources de la vigueur et de la santé. La médecine, disoit-il, a beau faire tous les jours des milliers de victimes, ses plus grands succès ne consistent qu'à pallier quelques maladies et à faire marcher des cadavres: les riches peuvent seuls, par hasard, en recevoir quelques bienfaits, quand ils ne sont pas dupes eux-mêmes des promesses des médecins: la multitude, victime de cet art trompeur, est toujours inévitablement sacrifiée aux abus qu'il entretient: n'importe; tous attendent leur salut de l'art, et jamais de la nature; ils accusent continuellement cette mère commune, au lieu de n'espérer rien que de ses loix: il semble qu'il n'auroit été donné à l'homme de pouvoir les étudier, que pour les admirer sans les suivre, et se rendre plus misérable!

Cependant on ne sauroit aujourd'hui méconnoître les erreurs que les médecins, eux-mêmes, semblent entretenir, pour leur profit, quand ils ne sont pas les premiers à découvrir et à publier les conséquences pernicieuses qui en dérivent, pour la santé des individus et la constitution même générale de l'espèce. C'est sans doute ce qui alluma contre les médecins, la colère de l'ami le plus fervent des hommes. Il ne pouvoit pardonner à tant d'êtres infatués d'un vain savoir, de ne pas prêcher hautement que le despotisme seul tient l'urne fatale d'où découlent presque tous les maux qu'ils prétendent guérir.

§. 2. *Accaparemens ; impôts , concussions , misère publique ; lieux de débauches , prisons , hôpitaux , sources intarissables des maladies d'un peuple esclave.*

Oui , certes ! c'est le despotisme dont l'incurie , l'ignórance , et souvent les desseins pervers ont répandu ces légions de maladies qui défigurent la société , et flétrissent sur-tout le pauvre et l'artisan. Car de tous les tems n'a-t-il pas fait naître , pour la grande majorité des citoyens , la disette au sein de l'abondance ? n'a-t-il pas exténué les peuples par une famine presque continuelle qui a enrichi tant d'accapareurs ?

Il est de la nature du pouvoir arbitraire d'aimer à accaparer , parce que rien n'est plus facile pour lui , et qu'en tout genre c'est un moyen puissant de tenir les peuples dans sa dépendance , et de faire naître tous les évènemens qui conviennent à ses intérêts , ou qui plaisent à ses caprices. C'est la raison de son goût pour les concessions et les compagnies ; il est plus sûr de faire avec elles ce qu'il veut (1).

Les impôts du despotisme , tombant presque toujours directement sur les denrées devenues les plus nécessaires , n'ont-ils pas été ensuite la cause première des altérations , des falsifications les plus funestes à la santé de tous les citoyens , mais particulièrement à celle du plus grand nombre ?

Aussi semble-t-il que les partisans du despotisme ayent cherché une excuse à ses atrocités , quand ils ont mis ouvertement en principe la nécessité que le peuple soit misérable. Ils ont cruellement calculé qu'il falloit s'opposer à sa trop grande aisance , parce qu'elle le rend insolent , et qu'elle le met dans le cas d'appercevoir ses chaînes et

(1) V. les mémoires que M. *Prevost de Beaumont* a publiés , sur les accaparemens du règne de Louis XV , et de celui de Louis XVI jusques à la révolution.

de penser à la liberté. Quelle source plus féconde de maladies que cet abominable calcul ! C'est d'après lui que tous les agens du despotisme se sont permis, et ont toujours favorisé, sans le moindre scrupule, toutes les sortes de concussions qui, appauvrissant la classe la plus nombreuse, lui ont ôté jusqu'aux moindres aisances de la vie sociale.

A la faveur de ces concussions, mille palais se sont élevés; quelques familles les habitent et y vivent dans le luxe de toutes les superfluités; tandis que le peuple est par-tout réduit à n'habiter que des lieux étroits, insalubres; à n'user que d'alimens mal sains, à n'en pas même avoir en suffisance, souvent à ne point élever de famille, ou à ne procréer tristement que des êtres foibles et malheureux.

D'après le même calcul, toute l'action des loix a été tournée contre la multitude. Ceux qui ont eu le pouvoir en main, ont humilié la vertu, devant leurs propres vices; ils ont rendu la pauvreté honteuse, et porté à son comble le mépris de l'humanité. Le pauvre ne pouvoit plus être que l'artisan machinal des commodités du riche et des puissans: on n'apprécioit son existence, comme celle des bêtes, que parce qu'elle rend, et l'on dédaignoit même, pour lui, les moyens de salubrité, dont il étoit facile de lui apprendre à user dans ses travaux.

Qui peut, d'autre part, calculer les maladies, sans nombre, sorties des lieux expressément ouverts par le despotisme à la licence des mœurs? on sait qu'il entre dans ses principes d'énerver, par le libertinage, les ames énergiques, afin de les empêcher de se tourner contre lui, par une noble impulsion qui leur est naturelle, lorsque la dépravation ne leur a pas ôté toute énergie!

Nos prisons, qu'il est impossible d'habiter, sans contracter des maladies ou recevoir leur germe, n'ont-elles pas été construites par le despotisme, bien moins pour punir le crime, comme il le feignoit, que pour exercer secrètement ses vengences, pour subjuguer les esprits par

la terreur, pour décourager l'innocence et dompter le courage des amis les plus ardens de la vérité ?

Quels horribles lieux que ces maisons de détention, où tous les jours l'erreur, de fausses délations peuvent faire plonger les meilleurs citoyens ! Comment l'innocence ne fuiroit-elle pas, devant la LOI, quand un supplice plus affreux que la mort, attend toujours la première, avant que celle-ci ait prononcé ? La loi ne doit inspirer de terreur qu'au coupable ; et cependant, qui ne frémit pas à l'idée d'être jetté, ne fût-ce que pour quelques instans, dans des prisons, où la puanteur, l'ordure et l'entassement d'hommes couverts de gale et de vermine, sont un suplice qui ne peut être égalé par aucun tourment, quand il se prolonge sur-tout, sans fin, par la lenteur des procédures ?

Enfin les hôpitaux, eux-mêmes, quelque faste qu'y étale la fausse charité des tyrans, ou de leurs suppôts, qu'ont-ils été ; que sont-ils encore, aux yeux de tout homme éclairé, que des cimetières vivans, où des esclaves succombant à leur misère, s'ensevelissent avant leur mort ? et dans le service qu'y rend le commun des médecins, que peut-on voir, qu'une complicité des abus, et des excès des mauvais gouvernemens qui peuplent ces lieux de leurs victimes ?

Car là, sur-tout, ou les médecins sont stupides, au point de ne pas apercevoir les causes sensibles, et les vrais remèdes des maux dont ils sont témoins ; ou bien ils trahissent les intérêts de l'humanité, à laquelle ils prétendent se dévouer, lorsque recherchant seulement la fausse réputation *de guérisseur*, qui peut les conduire à la fortune, ils ne se placent point au premier rang des philosophes, pour attaquer, avec un véritable avantage, la cause première des maladies.

§. 3. *Hôtel-Dieu de Paris ; Hospices à lui substituer ; palais national à ériger à sa place.*

Tous les hôpitaux offrent les preuves les plus frappantes des effets du gouvernement arbitraire sur la santé des peuples, sur la conduite absurde des médecins, et les abus de leur art. Mais on n'en peut point citer, où ces preuves soient aussi manifestes, que l'Hôtel-Dieu de la capitale de l'Empire, où les malades, entassés de quatre en quatre, dans un même lit, par une cruelle pitié, et enchaînés par leur foiblesse, entre toutes les angoises de la mort, inspirent à tous ceux qui les visitent, des pensées douloureuses, qu'il est impossible de retracer, pour ceux qui n'ont point vu cet affligeant et triste tableau.

Quand Paris sera-t-il purgé de cet horrible lieu, et sa place nétoyée des bâtimens informes, qui ont récelé tant de sanglots et de douleurs? Quand leur démolition laissera-t elle, à la circulation de l'air, un espace nécessaire à sa salubrité, dans un point aussi central? Pourquoi ne se hâteroit t-on pas d'établir les assemblées des représentans de la nation, dans un édifice digne d'elle, élevé sur les ruines de cette maison, que l'ignorance, la superstition et le despotisme ont fait, tant de siècles, le réceptacle des maux qu'ils engendroient? Des hospices plus salubres, dans des lieux plus ouverts, multipliés dans Paris, la remplaceroient avec avantage, et feroient bénir la révolution, par les êtres les plus souffrans de la nature. Il seroit beau de voir, alors, toute la partie orientale de l'isle, qui forma, seule, autrefois, Paris, consacrée au même monument, et le génie de l'architecture, exécuter ce qu'inspireroit sans doute de plus grand, une enceinte, qui, depuis les *Druides*, semble avoir renfermé la destinée du PEUPLE FRANC (1).

(1) Tous les points de la capitale ont un droit égal au voisinage de l'assemblée nationale, on ne peut l'éloigner de

§. 4. *La tyrannie source féconde de maladies pour les tyrans.*

Les Despotes et leurs partisans n'echappent point, eux-mêmes, aux maux physiques, que produisent enfin les passions cruelles, auxquelles le pouvoir arbitraire les abandonne. Au sein de l'aisance et parmi les plaisirs de la vie, leur irascible orgueil, leurs dépits amers, leurs inquiétudes continuelles, les abus et les excès, auxquels les porte le mépris de tous les principes, les rendent la proie des infirmités de tout genre : bientôt, malgré les médecins imposteurs, qui trompent et flattent ceux qui les payent, leur visage se sillone, leurs cheveux blanchissent, les maladies les moissonnent, avant le tems : et leur vie, comme leur mort, seroit presque toujours un avertissement terrible, pour leurs semblables, s'ils savoient y lire leurs propres destinées.

Qui devoit donc, je le répète, dénoncer au genre humain, les tyrans, si ce n'est les médecins, qui font de l'homme, leur étude unique, et qui, tous les jours, chez le pauvre et chez le riche, chez le citoyen foible, et chez le plus puissant, sous le chaume et les lambris, contemplent les misères humaines, qui n'ont d'autre origine, que la TYRANNIE et l'ESCLAVAGE.

§. 5. *La mal-propreté, l'engourdissement de l'ame, et la laideur du corps, caractères de l'esclavage.*

De toutes les sources des maladies, il n'y en a pas de plus féconde et de plus générale, que la mal-propreté; et il

son centre, sans blesser les droits d'une majorité considérable de citoyens; les intérêts même de la Chose-Publique exigent aussi, pour la plus grande commodité des représentans de la nation, que le lieu de leurs séances soit au centre de la capitale. Tout se réunit donc pour recommander cette idée à l'attention des bons citoyens.

n'y en a point, qui soit plus facile à tarir, chez un peuple libre, éclairé, dont le gouvernement seroit au niveau des connoissances naturelles, que nous avons acquises. Tous ceux qui ont voyagé, avec un peu de philosophie, ont appris à juger le degré d'ignorance et de servitude politique, civile, ou religieuse, des pays, qu'ils ont visités, par celui de la malpropreté publique, domestique, ou personnelle, qu'ils y ont vu régner. Les plus grands législateurs avoient voulu prévenir, avec un soin particulier, les impuretés du corps, dont la propreté scrupuleuse tient, plus qu'on n'imagine, à la santé, à la vigueur de l'ame, et à l'acquit de tous les devoirs sociaux. Mais la superstition et le despotisme dont ils se sont servis, pour conduire les hommes, ont nécessairement dépravé et corrompu la lettre et l'esprit de toutes leurs institutions.

La vraie liberté, les lumières et la philosophie, qui en sont la base, peuvent seules faire arriver l'homme au point d'améliorer son être, au physique et au moral, dans l'état de société, bien loin d'y dégénérer, comme on l'a cru inévitable ! et c'est sur-tout parce que la propreté du corps et le contentement de l'ame sont les caractères, comme les premiers avantages de cette véritable liberté.

L'ignorance, l'esclavage, la superstition, sur-tout, donnent à l'homme un caractère de légéreté, d'indifférence, de dégoût, qui le livre aux habitudes les plus préjudiciables à sa personne. Envain la nature bienfaisante étale-t-elle gratuitement ses dons les plus précieux ; l'ignorant, le superstitieux, l'esclave n'a ni l'esprit ni le courage de puiser dans les sources les plus abondantes de la santé, ce bien, sans lequel l'existence même est à charge. L'eau limpide, l'air pur, la lumière féconde en prodiges, l'invitent envain à se plonger, à nager dans leur sein : envain la vie de tous les êtres s'anime-t-elle, prospère-t-elle, en raison de ce qu'ils tirent, plus constamment et plus immédiatement, leur première nourriture de ces élémens : il se soustrait, sans attention, à leur utile influence ; souvent

même, il la fuit, comme un fléau, et toujours il la contrarie par des goûts bisarres, ou dépravés, par des habitudes lâches, ou désordonnées. Il croupit dans l'ordure; il *patoge* dans les boues; il respire l'air mille fois infecté de ses propres émanations; il boit l'eau altérée par toutes les immondices qui l'environnent; sa bouche est impure, son halaine fétide; jamais il ne lave son corps; jamais il ne lui fait recevoir immédiatement l'impression salutaire de l'air libre. C'est inutilement pour lui, que les vents renouvellent l'atmosphère; que les pluyes bienfaisantes la rafraichissent, que le soleil et les plantes imprègnent, chaque jour, l'air de parties balsamiques; que le froid lui-même, condensant cet élément, le rend plus substantiel pour ce qui respire, il dépérit, emprisonné dans d'étroites et insalubres habitations (1); il s'affaisse sous des vêtemens incommodes, donnés par l'usage; il s'affoiblit enfin et dégénère, comme une plante, privée de lumière, s'étiole. Ses fibres, dans un relâchement perpétuel, deviennent incapables de suivre le ton de la température; les variations du froid et du chaud, du sec et de l'humide, sont pour lui une source d'infirmités. Plus il souffre, plus il se met à l'abri, et plus il augmente aveuglément la cause de sa foiblesse, et celle des maladies, qui l'assaillent; ses porres obstrués ne font qu'à demi leurs sécrétions; ils aspirent perpétuellement les mêmes matières, qu'ils exhalent; ses lentes digestions, effet de l'atonie de ses solides, et du défaut d'action réciproque entre la surface du corps et les viscères, qui en résulte, jettent dans ses humeurs les fermens les plus putrides, et ils éclatent par ses maladies

(1) Voyez le lieu même où les représentans de la nation s'assemblent. J'ai envain dénoncé son insalubrité en décembre 1789, dans une des feuilles du Patriote françois. Il n'est pas dans nos mœurs d'être frappés de vérités et d'inconvéniens que les plus légères notions de physique suffisent cependant pour faire appercevoir très-distinctement!

de tous les genres. Alors, il se tient renfermé dans son ordure, quand il sue tous les poisons; et il met même de l'habileté à y rester plongé (1). Enfin, sans attention sur ses alimens, sur ce qui l'approche, ou l'environne, son travail, son repos, ses plaisirs multiplient, à chaque instant, les sources de ses maux; et l'engourdissement où tombe son ame, imprime sur lui et sur sa postérité, les traits hideux de la LAIDEUR.

§. 6. *La propreté, l'esprit et la beauté caractérisent un peuple libre.*

La liberté, au contraire, rappellant l'homme à la nature, lui rend sa première beauté; et elle imprime à tout ce qui l'entoure, le caractère de la perfection à laquelle elle porte les loix et les usages d'un peuple. La vigueur, la santé, le bonheur se tracent sur les fronts de tous les citoyens; et la salubrité des demeures, la commodité des voies publiques, leur sûreté, les établissemens qui ont tous les citoyens pour objet, et une grande utilité pour but, l'abondance des choses salubres les plus nécessaires à la vie, l'amour du travail qui les produit, achèvent de caractèriser la liberté dans un pays. Ces signes lui survivent encore, quand elle est détruite; ils attestent au peuple, qui s'est laissé subjuguer, sa première grandeur et le prix de ce qu'il a perdu. Ainsi, nous tenons, de la Grèce libre, les modèles de la beauté, et les chefs-d'œuvres de tous les arts. Ainsi, la Grèce nous offre

(1) Voyez la pratique d'une multitude de médecins dans les fièvres malignes et putrides. *Les observations de physique et de médecine, faites en différens lieux de l'Espagne*, par M. THIERY, médecin de Paris, et qui se vendent en 2 vol. *in*-8o., à l'Imprimerie du Cercle Social, démontrent en mille endroits ma remarque; tandis que c'est à *Edimbourg*, où a pris naissance la pratique de laver, avec de l'eau froide, les malades, dans ces maladies.

encore les restes des plus beaux monumens, élevés à l'utilité publique : des acqueducs, qui portoient la meilleure eau à tous les citoyens; des bains publics, où ces citoyens se lavoient, plusieurs fois le jour; des amphithéâtres où tous se rassembloient; magnifiques ouvrages, qui continuent d'attester la liberté du peuple, pour lequel ils furent construits, en montrant la sollicitude pour son bonheur, de ceux qui l'ont gouverné.

§. 7. *Point de médecine ni de morale, pour un peuple asservi.*

Quand on considère, dans toute leur étendue, les suites affreuses du despotisme, on ne tarde pas de reconnoître, qu'il est mille fois plus funeste au genre-humain que les fléaux les plus redoutés. Aussi ceux d'entre les médecins, dont l'ame honnête a trouvé dans les misères humaines, qu'ils sont appellés à soulager, une tâche pénible à remplir, pour leur sensibilité, plutôt qu'une mine à exploiter, pour leur avarice, sont-ils les plus ardens amis de la révolution! Car il est facile à ceux qui ont moins médité les moyens de faire fortune, que les loix immuables de la nature, d'appercevoir que la médecine, non plus que la morale, n'existe pas pour un peuple asservi.

Les grands principes de ces deux sciences sont nécessairement oubliés ou méconnus, chez un tel peuple. De petites pratiques, de petites vues, de petits secrets, de petits mystères, en un mot le charlatanisme et la crédulité les remplacent : et l'on ne voit, à l'exception de quelques sages, que des FOUS, des JONGLEURS et des IMBÉCILES.

La société devoit simplement procurer à l'homme les moyens de rester sous l'influence des élémens, au sein desquels il doit vivre, sans souffrir de leurs vicissitudes, de leur choc, ou de leurs altérations. Les lumières que la société procure, devoient ramener l'homme, le plus immédiatement possible, aux loix de la nature, et à la vie

la plus simple et la plus pure qu'elle lui prescrit. Mais bien au contraire ; les peuples ignorans, superstitieux et esclaves, ainsi que leurs tyrans, s'accablent sous le poids d'une multitude de préjugés funestes, d'habitudes lâches, et de goûts dépravés ; ils dorment plongés dans tous les vices qui en naissent ; et les plus tristes passions les dévorent, au sein de la corruption physique et morale, et de la contagion mutuelle, que l'homme abruti et dégénéré, porte, en tout lieu, à son semblable.

Avant Hypocrate l'on enseignoit dans les écoles que l'ame est le principe de tous les maux et de tous les biens qui arrivent à l'homme. Ce père de la médecine n'a certainement pas contredit ce principe. S'il a saisi la marche naturelle des maux qui nous châtient ; s'il a dit ce que nous pouvons faire, pour les soulager, d'après ces mêmes loix, il savoit mieux que personne, combien il est encore plus avantageux, de remonter au premier principe de nos misères, et de les empêcher de naître, en ne pervertissant point les loix de la nature, par une mauvaise organisation sociale.

Qu'est-ce donc que notre médecine, réduite aux boutiques des apoticaires, à l'arsénal de la chirurgie, et aux ouvages dont elle encombre tous les jours nos bibliothèques ? Est-elle cet art qu'on nomme si justement divin, lorsqu'on le considère dans sa véritable essence ? Que peut l'homme le plus éclairé, qui l'exerce, pour appliquer les vrais remèdes aux infirmités humaines, et obtenir ce qu'il importe le plus à la santé ? Dans la pratique d'une profession, environnée de préjugés, pour les esprits même au-dessus de toute autre erreur, il s'estime heureux, s'il ne fait pas du mal ; s'il empêche que l'ignorance n'en produise ; si, quelquefois, il porte du soulagement à des maux qu'il préviendroit avec certitude, mais qu'il est bien loin d'être assuré de guérir, quand bien même il ne seroit point, à chaque pas, contrarié par des usages et des habitudes pernicieuses. Il ne peut rien sur-tout, pour relever

l'espèce humaine de la dégénération qu'ont produit la tyrannie et l'esclavage. Aussi la perfection de l'homme, à laquelle les peuples libres ont seuls pensé, pour laquelle il n'est pas une de nos connoissances qui ne dût apporter son tribut, ne fait-elle nullement l'objet d'étude des médecins. On a disserté, sur les moyens de perfectionner les espèces des animaux qui nous servent. Mais on est encore à proposer, pour la nôtre, la moindre tentative, le moindre règlement. Tout ce que le desir de perfectionner leur race, fit faire aux Spartiates, n'est sans doute pas justifiable; cependant cette noble ambition subjugua chez eux les passions les plus invétérées du cœur humain; et ce trait du caractère le plus magnanime n'a pas même frappé nos petites ames!

Je crois devoir à la vérité que je veux établir ici, et ce motif me justifiera, sans doute, de faire connoître que c'est après une étude et une méditation suffisante, que je me suis moi-même, depuis long-tems, convaincu de l'exactitude, et de l'importance de mes réflexions. Après avoir voyagé dans une grande partie de l'Europe, j'étudiai durant huit années, à Paris, sans aucune interruption et avec la plu vive ardeur, toutes les branches de la médecine, et je me fis recevoir médecin en 1784, à l'université de Rheims.

Je déclare, qu'en fréquentant les écoles, tout animé que j'étois par le desir de connoître, qui seul m'y conduisoit, je fus d'autant mieux frappé, du charlatanismedes maîtres, de la stupidité du public, du succès du mensonge, et de l'*intérêt*, sur-tout, qui, lui attachant ceux qui en vivent, soutiennent et perpétuent les erreurs les plus pernicieuses.

Le choix que je fis du sujet d'une des thèses que je soutins, la manière dont je le traitai, et l'étendue que je lui donnai, prouvent assez que mes sentimens étoient formés alors, comme aujourd'hui, sur la médecine. En voici le titre: *an omnium morborum causæ predisponentes*,

imò quam sæpissime causæ proximæ EDUCATIONI *adscribi debeant* ? Si les causes éloignées, et même les causes prochaines de nos maladies, ne doivent pas être imputées à l'ÉDUCATION ? L'on sent bien qu'en donnant à ce mot, *éducation*, l'étendue d'acception qu'il doit avoir, je conclus pour l'affirmative.

La plupart des soi-disant médecins cachent leur ignorance, ou leur mauvaise foi, sous le manteau de ce qu'ils nomment *pratique.* Je parle de ceux qui, ne voyant la médecine que dans les drogues qu'ils distribuent aveuglement, ont une sotte confiance en elles, ou bien même ne croyent pas du tout à un art qu'ils n'exercent que pour le gain, et qu'ils n'ont nullement approfondi par la réflexion. Cette classe de médecins, ne comprenant pas mieux ce que vaut la liberté pour la santé et le bonheur des peuples, n'a fait aucun effort pour la conquerir. Tandis que d'autres, qui ont porté le flambeau de la philosophie dans leurs études, ont montré, dans cette grande occasion, leur probité et leur savoir.

Ayant véritablement étudié ce qu'est l'homme, ce qui constitue son état de maladie, ou de santé et ce qui concourt à son bonheur, ils savoient d'avance, que c'est du timon de l'état et du conseil des peuples, que la médecine, comme la morale, doit répandre ses bienfaits sur les nations : et ils n'ont pas balancé de se déclarer pour une révolution nécessaire, opérée par l'application de connoissances acquises et de principes admis depuis longtems.

Et en effet; une bonne loi, un principe de conduite sage, donnés à un peuple, ne tarissent-ils pas la source de plus de maladies, que les médecins jamais n'en guérirent ? la propreté et la vigilance du célèbre capitaine *Cook*, le choix de ses provisions, la sage économie qu'il en fit, la distribution habile qu'il ordonna du repos et du travail de ses équipages, n'ont ils pas mieux servi à conserver ceux

qui suivirent son sort, dans les expéditions les plus longues et les plus périlleuses, que les soins ordinaires auxquels on réduit la prévoyance commune des médecins ? Par des bonnes loix civiles et économiques, qui mettroient la paix et la bienveillance entre les hommes et l'aisance chez tous les citoyens, on fairoit bien davantage, pour la santé publique, dans les villes et dans les campagnes, qu'en dottant de nouvelles académies et des universités, sous de nouveaux plans. Enfin, par de simples loix diététiques ; en formant les citoyens à la frugalité ; en faisant connoître aux jeunes gens sur-tout, les plaisirs dont une vie, même dure, est la source ; en leur faisant chérir la plus exacte discipline, dans la marine et dans les armées ; que de maux pourroient être prévenus ; que de dépenses superflues seroient suprimées ; que de facilités nouvelles seroient acquises, pour les entreprises les plus grandes et les plus difficiles !

C'est une chose curieuse que les listes des médicamens approvisionnés pour la marine et pour les armées. L'on ne sait, en les voyant, ce qu'il faut admirer le plus de la sottise des hommes, ou de l'audace et de la friponnerie de ceux qui les trompent : on s'étonnera un jour de l'attirail que la pusillanimité des marins et des soldats, et la sottise de ceux qui les conduisent, des médecins sur-tout qui les conseillent, traînent à la suite de toutes nos expéditions. Ceux qui jugent mieux ce que l'on peut faire avec des hommes pleins d'enthousiasme pour la liberté, et à qui l'on ne peut pas faire le reproche de ne pas être disposés à la confiance, conçoivent sans doute, comment, si nous étions aussi forts que des Romains, un sentiment d'indignation nous porteroit peut-être à chasser, en un jour, comme eux, des charlatans qui n'ont su qu'énerver les nations, et qui se sont multipliés par-tout, en raison de l'ignorance et de l'abrutissement des peuples.

Puisse donc disparoître à l'éclat de notre révolution, la foule d'imposteurs en morale, en médecine, en politique

et en économie, qui se partagent encore la confiance des peuples : la félicité publique ne peut se réaliser que sous le règne pur de la VÉRITÉ !

§. 8. *La liberté, principe de toute perfection de l'espèce humaine.*

Que ne doit-on pas aujourd'hui attendre de la liberté, pour la santé des citoyens et pour le perfectionnement des races futures ? Toutes les sciences qui ne répandoient leurs trésors que pour l'avantage de quelques individus, rempliront enfin leur destination, en appliquant leurs résultats au bien être du plus grand nombre.

La prospérité publique, fondée sur l'ordre et sur de bonnes loix repressives de l'avidité des riches, chassera l'indigence. Le pauvre ne végétera plus tristement, dans les habitations étroites et mal saines auxquelles il est réduit. L'instruction lui fera connoître le prix de L'EAU, de L'AIR, de la LUMIERE et de la PROPRETÉ. Sa nourriture sera saine et suffisante; une police paternelle le prémunira contre les maux sans nombre, auxquels le despotisme le laissoit exposé avec indifférence. Les prisons et les hôpitaux, ces foyers éternels de toutes les corruptions, seront réformées sur les principes que l'humanité a vainement réclamé sous l'ancien régime ; et ces lieux cesseront de répandre la maladie et la mort, sur les milliers de victimes que les suites des vices qui nous restent, y précipitent encore.

L'aisance des citoyens, la fraternité entr'eux, le charme et l'intérêt des fêtes et des assemblées plubliques, ceux de l'instruction, dont l'accès sera ouvert à tous les hommes, enfin les passions honnêtes et louables corrigeront nos goûts dépravés ; et avec eux disparoitra la cohorte immense des maladies auxquelles ils donnent naissance.

La liberté anéantira les calculs de l'avarice et de la vanité qui présidoient seuls à l'union des sexes ; l'amour reprendra son empire ; les loix, les droits les plus sacrés de la nature, seront respectés ; les générations naîtront plus

heureusement ; au lieu de s'abâtardir, comme sous le despotisme, elles tendront, sous le régime de la liberté, vers la perfection à laquelle l'espèce humaine peut atteindre. Une éducation mâle fortifiera le corps et l'ame de la jeunesse. L'hygienne, l'art de se conserver en santé, et la morale qui en fait partie, formeront des hommes nouveaux, exempts de maladies. Enfin, la médecine sera ce qu'elle doit être, la connoissance de l'homme naturel et social, et non point la sèche et triste analyse de millions d'infirmités qu'il ne devoit point avoir, et que son oubli de soi-même, l'oubli de sa dignité a seul répandues sur le genre-humain.

§. 9. *Union intime de la médecine et de la morale.*

Pour s'affranchir des misères que la nature n'attache qu'à l'état d'esclavage, il faut aussi en dépouiller les vices et toutes les habitudes ; et c'est ici que les apôtres de la liberté doivent prêcher de PRÉCEPTE et D'EXEMPLE.

Patriotes vertueux et éclairés ! retirez nos ames de leur engourdissement ; ouvrez le livre de la nature ; montrez que nos souffrances n'y sont point inscrites ; faites voir que la superstition nous trompe sur l'origine de nos misères ; que la terre, enfin, ne doit la naissance des maux qui la couvrent, qu'au DESPOTISME et à L'ESCLAVAGE. Suivez en tout, sans balancer, les inspirations et les conseils de la philosophie, mère de la liberté ; et votre exemple nous apprendra, par une vie sobre, par des goûts simples, par un retour volontaire près des loix de la nature et de l'influence des élémens, à tarir nos maux, dans leur source.

La dureté, l'aveuglement, la corruption des riches peut à la longue céder, n'en doutons pas, aux heureux effets de notre révolution, dès que les biens qu'elle apporte aux hommes deviendront plus généraux et plus sensibles pour chacun d'eux. Mais l'ame du pauvre est, dès ce moment, ouverte aux leçons de la liberté. AMIS DE LA PATRIE !

hâtez-vous de lui offrir l'instruction qui doit le retirer de l'abrutissement où il est tombé. Animez sa fierté par le sentiment des facultés qu'il doit à la nature, et par celui de l'usage utile qu'il en fait, dans les travaux nécessaires à l'harmonie sociale : montrez-lui la supériorité de l'indépendance que ses bras lui assurent, sur tous les avantages dont se prévaut l'esclave de la fortune apprenez-lui à mépriser les superfluités qu'étalent les palais : qu'il foule aux pieds, avec orgueil, le faste des richesses : content, s'il le faut, comme Diogène, d'un tonneau pour reposer, plus philosophe que lui, qu'il en sorte pour travailler, pour remplir avec une scrupuleuse assiduité, ses devoirs sociaux ; qu'il connoisse le prix de la vie la plus simple ; qu'il dédaigne les goûts factices donnés aux peuples par les tyrans, précisément pour les mieux asservir. Le matin, après son repos, et le soir après ses travaux, qu'il trempe, dans de l'eau limpide, ses membres vigoureux ; et cette pratique, commandée par les plus grands législateurs, fondée sur les premières loix de la nature, sera pour lui une source féconde de salubrité, de *plaisirs*, même, de force et de santé. Qu'il se revêtisse ensuite largement d'une toile simple et grossière, ou d'un gros drap, plutôt que de s'étreindre encore, comme un esclave, et de se souiller dans les haillons pourris qu'il portoit, quand il étoit retenu dans les autres liens de son ancien esclavage (1) ; qu'il use enfin, et qu'il jouisse, dans toute leur pureté, de L'AIR, de L'EAU,

(1) V. un ouvrage sur la nécessité de changer nos costumes de M. *Faust*, médecin, imprimé et publié à Strasbourg, chez André Meyer fils, lib. — M. Pigott anglois, et G. Masuyer, médecin, ont publié des vues saines sur les alimens simples qui devroient suffire, sur-tout au soldat, et avec lesquels nous nous porterions beaucoup mieux. Ces vues se trouvent, dans deux discours que ces citoyens ont lu à la société des amis de la constitution de Dijon, et qui ont été imprimés dans cette ville, il y a quelques mois.

de la LUMIÈRE, de ces élémens qui offrent, sans frais, à tous les êtres une nourriture céleste, essentielle à leur vie.

C'est ainsi qu'il fortifiera son corps ; et son ame en recevra la plus grande vigueur. Alors la plus simple nourriture lui paroîtra plus savoureuse que les alimens les plus recherchés ; un travail aisé la lui procurera ; il trouvera facilement des loisirs ; il connoîtra les besoins de l'esprit et les liens du cœur ; il cultivera tout ce qui, développant le goût et le sentiment, ajoute aux charmes de la vie : chaque jour il interrompra ses travaux par de doux intervalles ; et dans la plus heureuse indépendance, ne connoissant ni le besoin, ni l'embarras des richesses, il conservera vraiment l'unique chose désirable, UNE AME SAINE DANS UN CORPS SAIN.

Telle est la hauteur à laquelle les médecins et les moralistes éclairés par la révolution de France, doivent élever tous les hommes qui les entourent. Que les despotes eux-mêmes, et leurs aveugles suppots entendent, enfin, par leur bouche, les décrets de la nature et les avis de la raison !

Quiconque a vu la LUMIÈRE, que répand la liberté sur l'organisation sociale, doit à ce moment TRAVAILLER sans relâche au GRAND ŒUVRE d'une régénération complette. Et qui mieux que les médecins éclairés, peut en calculer les *avantages*, pour ceux mêmes qu'elle semble *dépouiller* ? L'homme, quel qu'il soit, gagnera tout au physique et au moral, en se rapprochant de la nature, le plus qu'il lui est possible dans l'état social. C'est delà que dépend la solution du problême de sa plus grande perfection ; et le régime de la véritable liberté, de celle qui a l'égalité la plus parfaite pour base, peut seule à la longue, opérer ce rapprochement et résoudre ce grand problême.

§. 10. *Quatorze-oignons, ou l'homme de Diogène trouvé !*

Au moment de la révolution, il existoit à la halle de

Paris, un homme connu sous le sobriquet de *quatorze-oignons*, dont le stoïcisme doit être cité en exemple, et dont l'indépendance, au milieu des liens de la servitude, peut bien faire rougir la plûpart de nos républicains d'un jour.

Quatorze-oignons n'avoit de propriétés qu'une hotte et l'habit qu'il portoit; il ne jouissoit d'aucuns des plaisirs, d'aucunes des commodités auxquels les riches attachent tant de prix. Sa hotte étoit son gagne-pain et sa maison; il y couchoit sous les pilliers des halles; aussi étoit-elle entretenue en bon état: mais son habit se renouvelloit, depuis quarante ans, sans aucune dépense, par le moyen des pièces, dont il le garnissoit au besoin.

Il gagnoit 3 liv. par jour et quelquefois 4 et 5 liv.; il les dépensoit à l'instant, avec des amis, ou même, avec le premier venu. Il avoit des vertus; il étoit aimé. Jamais il ne refusa d'aider le pauvre, de prêter de l'argent à ceux qui lui en demandoient et de secourir avec zèle les personnes à qui il arrivoit des accidens. Enfin, sans asyle, sans bien il vécut inconnu et jouit de l'indépendance la plus absolue au sein d'une capitale corrompue et sous le gouvernement le plus arbitraire. Débarassé du souci du lendemain, il travailla, fut heureux et ne fit jamais de mal à personne.

Les jours qui ont suivi le 14 juillet, *Quatorze-oignons* fut rencontré par les patrouilles, dormant dans sa hotte. Comme on soupçonnoit tout, dans ces momens, il fut conduit au corps-de-garde: ses réponses furent d'une dignité à laquelle on n'étoit point encore accoutumé. Depuis il a disparu; et il est probable qu'il est mort. Sa carrière, sa vie n'a laissé nulle trace. Il ne fit point de bruit; et sans le faste des paroles, il fut philosophe; il pratiqua la véritable vertu et conserva toujours la plus entière indépendance.

Que manqua-t-il à Quatorze-oignons? Ce qu'il eut appris, sous l'influence de la liberté: d'être propre sur lui;

de se tremper le matin et le soir dans la Seine, de savoir se couvrir après d'un sac de toile ou d'un gros drap ; d'être toujours sobre ; de choisir la nourriture la plus simple et la plus salubre, enfin de cultiver son esprit, sa raison, et de nourrir son cœur, de toutes les affections qu'embrasse L'AMOUR DE LA PATRIE.

Hommes de tous les pays, mais vous sur tout citoyens qui devez combattre pour votre patrie, apprenez ici la vie la plus heureuse, dans vos foyers, et celle qui, dans les camps, vous rendroit invincibles ! Rien n'est plus simple que notre existence, ni plus inaltérable qu'elle, en étant fidèles aux premières loix de la nature, par lesquelles tout existe ; c'est notre lâcheté et notre pusillanimité seules, qui la compliquent, qui l'affoiblissent et la détruisent (1).

Législateurs d'un peuple magnanime, élevez vous donc à la hauteur où dès le 14 juillet 89 la première assemblée nationale devoit se placer !

Commandez à nos mœurs, par de bonnes loix ; à nos usages, par l'instruction et des fêtes publiques. Changez nos costumes ; veillez sur nos alimens ; agissez par la persuasion et les lumières ; connoissez la force, l'étendue et la nature de votre empire : mais sur-tout PRÊCHEZ D'EXEMPLE.

(1) Toute la médecine, tous les principes diététiques sont renfermés dans ce vieil adage : PIEDS CHAUDS, VENTRE LIBRE, TÊTE FROIDE ? —— Et ces trois choses, on ne les obtient jamais, qu'en vivant *naturellement* : en lavant son corps, comme ses mains ; en respirant l'air, comme l'atmosphère le donne ; en prenant les alimens les plus simples ; en reposant quand tous les êtres de la nature se reposent ; par des moyens, enfin, si simples, qu'on a honte de les rappeller !

§. 11. *Tort fait à la liberté par les agitateurs sans morale, sans but et sans principes.*

Si la santé est le premier bien ; si la vigueur du corps est le meilleur garant de celle de l'ame ; si un travail modéré est l'aliment le plus sûr de l'un et de l'autre ; si la nourriture la plus simple est aussi la plus naturelle, la plus saine et la plus savoureuse, s'il n'y a que des maladies à attendre, pour qui a dépravé ses goûts et ses appetits, et si cette dépravation est une suite nécessaire de l'esclavage et de la tyrannie, à quoi sert donc la domination, à quoi servent les richesses, que ceux qui les possèdent se montrent si avides de conserver ? Il est évident que le calcul le plus faux les égare, et que si la liberté, si la sainte égalité, que la révolution de France à fait redescendre sur la terre, n'a pas fait plus de prosélites, parmi les gens riches et les puissans du monde, c'est que beaucoup de ceux qui ont coopéré à faire cette révolution, en ont été, par leur conduite, les premiers calomniateurs, ou des apôtres sans habileté, et sur-tout sans zèle véritable.

En effet ; parmi ceux qui ont pris une part active à la révolution, s'il est des philosophes vieillis dans l'amour de la liberté et la contemplation des vérités qui l'ont fait éclore ; s'il est un grand nombre de citoyens, dont l'esprit juste et l'ame saine ont promptement saisi ses principes, et senti, d'une manière juste, les moyens de la conserver et de la faire triompher de ses ennemis ; il est aussi une foule d'hommes dangereux, qui sortent, de toutes parts, dans les tems de troubles, au milieu des efforts que fait un peuple esclave pour reprendre ses droits. Entre ces hommes dangereux, je ne désigne point ceux que les ennemis du peuple répandent en abondance, ceux que le fil de leurs intrigues conduit, ceux que *leur or alimente* : Je ferai seulement remarquer qu'il est de la nature des

choses, que, dans toutes les révolutions produites au sein de l'esclavage et de l'ignorance, il s'élève, d'une part, des fanatiques insensés que les tems de la ligue auroient vu égorger impitoyablement leurs frères, des ambitieux, de l'autre, sans talent, sans vertus, sans pudeur, qui prétendent à tout gouverner, des *agioteurs*, enfin, sans principes, sans but, sans mesures, qui n'ont de plaisir et qui ne voient de liberté que dans les mouvemens convulsifs nécessaires pour renverser la tyrannie, mais également funestes à la liberté, par l'anarchie qui les suivroit, si on les laissoit se prolonger.

Il n'est pas étonnant, que ces faux ou pernicieux amis de la liberté qu'ils déshonorent, aient fait retomber sur elle les reproches qu'ils ont justement mérités, soit par les passions horribles qui agitent quelques-uns d'eux, soit par leur abandon aux vices, aux habitudes les plus lâches de la servitude, aux écarts d'une imagination déréglée et à ceux d'un cœur sans délicatesse, ou essentiellement corrompu. Mais qu'il s'élève des hommes forts, prêchant d'exemple et de parole, les vertus nécessaires à la liberté, et l'on verra des conversions sincères, parmi ses ennemis les plus acharnés.

Qu'ils seroient ridicules, s'ils n'étoient encore plus scélérats, ces pigmées, qui, sans moralité, dans leur conduite, attaquent continuellement la morale, dans leurs discours, et qui se croient des hommes d'état, parce qu'ils conçoivent, chaque jour un complot plus féroce qu'ils encadrent, au milieu de grands mots.

La liberté, il ne faut cesser de le dire, ne peut régner; elle ne peut s'établir sur la terre, que par les lumières et la vertu. Ceux qui, depuis trois ans, flagornent journellement le peuple dans les tribunes, et excitent son mécontentement et ses passions, sans travailler, sans penser même à l'instruire, et à remédier à rien de ce qu'ils dénoncent, sont encore à dire au peuple qu'ils égarent et qu'ils trompent, le véritable mot pour conserver sa liberté; ce mot,

sans doute, le rendroit calme et réfléchi, puisqu'il veut être libre, le guériroit des vices de l'esclavage, lui donneroit un sentiment juste des hommes et des choses, et à cause de cela même, ils ne l'ont pas dit ; on voit bien qu'il répondroit mal à leurs vues.

Celui qui a préparé le monde à la liberté ; celui qui depuis dix-huit siècles nous a laissé des principes, qui eussent à jamais abattu la tyrannie, si, en les enveloppant, la superstition n'en avoit bien vite arrêté les progrès ; ce SUBLIME LÉGISLATEUR, qui a laissé des loix, pour toute la terre, flattoit-il, comme ces *messies modernes*, la mollesse, les goûts, les préjugés et les passions de la multitude de toutes les classes ? Non sans doute. Plein d'amour pour les hommes collectivement pris, combien de fois la contemplation des crimes, de la lâcheté, de l'abrutissement et de l'ignorance des individus, des sections même du genre-humain, ne le jetta-t-elle pas dans des angoisses plus cruelles que la mort qu'il souffrit, et qui scela ses leçons du sceau de la plus sincère conviction et du vrai courage. Aussi, pendant sa vie, ne cessa-t-il de dévoiler aux yeux du peuple qu'il instruisit, le danger de ses habitudes, la honte de ses vices, la turpitude de ses affections : bien loin de lui offrir un trône, ce peuple, irrité contre lui, et égaré par ses ennemis, le fit périr : mais la mort du juste fut un témoignage puissant pour sa doctrine, et elle donna au cœur humain, une impulsion qui fait encore son élan le plus sublime vers la liberté.

Les dominateurs du monde n'ont pu étouffer cette céleste impulsion : envain leur habileté a su tirer sur la véritable cause des misères humaines, le rideau de la superstition ; envain, à l'abri de ce voile, les tyrans les plus détestables ont-ils régné, en paix, pendant des siècles, sur les nations ; envain la foule des mauvais prêtres, complices éternels des tyrans, a-t-elle enseigné que toute perfection est, ici bas, une chimère, afin d'empêcher les hommes de la rechercher ; les peuples, long-tems écrasés

sous ce double joug, se sont relevés ; ils ont vu dans l'esclavage, la cause première de tous les maux qu'ils endurent, et ils sont résolus d'en chercher le remède dans la liberté.

L'identité de la plus haute philosophie qui appelle les peuples à la liberté, et l'homme de toutes les situations, à l'indépendance ; l'identité des principes de la révolution de France, avec ceux qui font la base de la croyance de nos pères, se fait ici sentir. C'est tout ce que j'ai voulu, pour les amis du bien public, qui sont capables de m'entendre : c'est tout ce que j'ai voulu pour tant de personnes respectables qui sont trompées, par ceux qui calomnient, de mille manières, notre révolution et les hommes qui en sont les plus solides soutiens.

Sans doute, on a pu reculer d'effroi à la vue d'actes barbares, lors-même qu'ils ont été nécessaires ; sans doute, on a pu frémir à la voix d'hommes atroces, qui n'ont pas toujours été mus par le dieu de la Liberté, quoiqu'ils aient, par instant, pris son accent et parlé son langage ; sans doute des hommes, sans principes, sans morale, sans but, sans instruction, qui s'avançoient vers le gouvernement de la chose publique, ont pu faire trembler ; mais qu'on se rassure ; les lieux où peuvent encore régner quelques hommes pervers, ne seront pas éternellement agités, par eux, de toutes les passions de l'enfer (1) : L'INSTRUC-

(1) Quel scandale que le tapage horrible qui caractérise nos assemblées et que nos ennemis excitent et entretiennent, pour les écarter de leur but et les calomnier. Milton faisant tenir conseil aux démons, il ne vint pas dans cette imagination féconde, de les faire délibérer comme nous, au milieu des *vociférations* les plus horribles de toutes les passions ; il eût fait d'avance le tableau qu'on a vu cent fois se réaliser au sein même de l'assemblée la plus auguste ; et ce qui trahit bien ces amis de la liberté, qui président et règnent dans ce désordre, c'est qu'ils n'ont pas fait le moin-

TION et LES SOCIÉTÉS POPULAIRES, la FRATERNITÉ, la MORALE, au développement desquelles ils ont tant nui, vont enfin les démasquer; et ce dernier triomphe de la raison, mettra à nud leur perfidie, ou leur nullité.

Certes; c'est dans notre révolution que le doigt de la Providence s'est montré. Les hommes médiocres, les méchans même, ont été les instrumens de ses desseins: Comptons que sa bonté saura briser les uns, quand les autres seront accomplis par le développement naturel de l'ordre nouveau, établi sur les droits imprescriptibles de l'homme.

Dans la chaleur d'une aussi grande révolution, il s'élève un essein d'insectes importuns, qui, les uns pour lui nuire, d'autres croyant la conduire, piquent et incommodent les meilleurs citoyens. Il est impossible de ne pas souffrir quelques importunités de cette classe d'hommes à demi talens, ou sans vertus, dont la perversité, l'amour-propre, l'ambition démesurée, et la médiocrité s'irritent de tous les succès, et qui, espérant de mieux satisfaire dans les désordres, leurs passions, ou leurs intérêts, ont un penchant naturel pour l'anarchie, et font, à découvert ou en secret, tout ce qu'ils peuvent, pour la produire.

L'opinion du peuple est le lest du vaisseau de l'état, qui doit faire marcher sans crainte, les hommes éclairés et vertueux, au milieu de toutes les tempêtes. Elle doit, je l'espère, les sauver, avec lui. Cependant, comme c'est l'instruction seule qui donne à cette opinion son poids naturel, il est tems de provoquer le meilleur enseignement pour détruire le mensonge, répandre les vérités utiles, assurer le triomphe du bien; et c'est vers cet enseignement que les vrais patriotes doivent enfin diriger les efforts de quiconque ne veut que le salut de la CHOSE PUBLIQUE.

dre effort pour corriger ce travers, donné par eux à l'esprit public, et qui est maintenant l'écueil le plus redoutable, pour la Chose-Publique!...

§. 12. *Réflexions sur l'enseignement de la médecine et des autres sciences.*

La liberté, dont l'influence est immédiate et certaine sur la santé des hommes et sur leur bonheur, doit apporter dans la médecine des changemens nécessaires; c'est le résultat qu'on doit tirer de ce qui précède. Mais il est d'autres conséquences qui suivent de ces premières observations, et sur lesquelles je crois utile d'appeller, en ce moment, l'attention.

Ceux qui croyent à cet art trompeur, comme ceux qui se déclarent incrédules à son sujet, sont également éloignés d'avoir des idées saines, qui servent de base à leur jugement. Si la nation salarie un enseignement, pour cette science, comme il paroît que beaucoup de personnes le desirent et le proposent, ne court-elle pas le risque de perpétuer volontairement une foule d'erreurs préjudicables?

En laissant l'enseignement de la médecine à l'industrie de ceux qui voudroient s'y livrer, la règle de justice et d'égalité, envers tous les lieux et toutes les professions, seroit remplie, et l'on ne fortifieroit pas, par des établissemens nationaux, les préjugés qui peuvent subsister encore, dans la pratique d'une science où les erreurs, comme je l'ai prouvé, et comme l'histoire de sa pratique le démontre à chaque page, n'ont presque fait que se succéder, depuis son invention.

C'est une chose bien remarquable, que les *médecins* et les *faux prêtres*, se trouvent par-tout confondus, dans la personne des premiers imposteurs qui s'emparèrent de la crédulité des peuples nouveaux. Les nations les plus civilisées n'ont encore pu extirper, de chez elles, la superstition, cette lèpre de l'esprit humain, qui fait, seule, la force et le succès de ces deux sortes de charlatans.

Ils ont par-tout suivi les progrès de la civilisation, et tellement acommodé leurs mensonges aux progrès des

lumières, et au changement des idées, qu'ils ont également perpétué leur empire, avec le même succès, et que même, par le moyen de croyances et de pratiques locales, ils sont restés long-tems unis, avec un égal avantage, pour chacun d'eux.

Les progrès de l'esprit humain ont cependant, à la fin, fait distinguer la médecine, fondée sur l'observation des loix de la nature, de toute autre spéculation qui ne les prend nullement pour base; et cette séparation a été l'époque la plus favorable à l'avancement de la philosophie. Mais ce seroit une chose intéressante à traiter, que de faire voir, avec qu'elle peine, la médecine s'est débarrassée des pratiques superstitieuses, depuis les eaux lustrales, jusques aux amulettes, et autres superstitions grossières, dès long-temps rejettées. Il reste encore, plus qu'on ne pense, du mensonge, dans la condescendance des médecins les plus éclairés, pour les préjugés que nos habitudes donnent, et qui modifient ou règlent, le plus souvent, la pratique d'un art, invariablement fondé, pour qu'il existe, sur l'observation la plus entière et la plus scrupuleuse, des loix simples de la nature.

L'hygienne, la *gymnastique*, la *morale*, voilà les branches utiles et les plus certaines de la médecine, dont l'enseignement national est nécessaire, parce que chacun doit en profiter. C'est à bien remplir cet objet, le plus important qui puisse occuper les écoles primaires, qu'il faut employer l'économie qu'on fera, en ne salariant pas des écoles plus fastueuses, mais moins utiles : et c'est encore à guérir les hommes de leur pusillanimité, à les prémunir contre leur crédulité, et le charlatanisme qui en fait pròfit; c'est à les éclairer sur les dangers d'une téméraire confiance; c'est à leur inspirer celle qu'ils doivent avoir dans les loix de la nature, et à leur apprendre à ne jamais les contrarier, qu'on appliquera, avec fruit, cette économie.

Quant à ce qui est essentiellement utile, dans le reste de l'enseignement de la médecine, que j'exclus des dépenses

publiques, la liberté produira des hommes en plus grand nombre et plus habiles, dans tous les genres, dès que le gouvernement laissera chaque profession dans le même éloignement de ses regards, et qu'il s'employera seulement, à encourager, à récompenser avec habileté, les citoyens qui se seront distingués de la manière la plus utile, et dont la profession exigera le plus d'encouragemens pour l'intérêt de la chose publique.

On ne m'accusera pas d'être l'ennemi des connoissances. Je serois un ami bien tiède de la liberté, ou je ne connoîtrois guère les moyens de la conserver, si l'objet de mes vœux les plus ardens, n'étoit pas de répandre le plus possible les lumières de tous les genres. Mais c'est précisément pour arriver à ce but, que je souhaiterois qu'on ne salariât que des écoles primaires, et que l'on employât, en encouragement, pour le reste de l'enseignement public, ce que l'on veut consacrer à fonder des chaires. Les maitres qui voudroient ouvrir des écoles, multiplieroient alors leurs efforts. Ils pourroient se répandre, où il leur plairoit, où leur génie les porteroit à s'établir, où ils espéroient avoir les plus grands succès, et mieux mériter des encouragemens particuliers, ou les récompenses nationales.

La réputation des hommes célèbres leur attireroit, comme en Grèce, au fond des lieux les plus inconnus, ou les plus reculés, des disciples nombreux, non-seulement de toutes les parties de l'empire, mais même de l'étranger. L'enseignement, ainsi multiplié, se varieroit autant que les maîtres seroient différens. Des associations particulières suffiroient, par-tout, pour donner des aîles aux talens; chaque lieu feroit ses efforts pour l'attirer ou le retenir; chacun profiteroit de ses avantages naturels: l'égalité, le droit de chacun seroient respectés; les grands hommes pourroient enseigner dans le lieu de leur naissance, et l'illustrer ainsi doublement. Dans leur retraite, les vieillards de quelque mérite, ouvriroient encore à la jeunesse

avide, les trésors de leur expérience, parce-que par-tout, on provoqueroit, avec émulation, l'enseignement, parce que tout lieu y paroîtroit également propre, et qu'on aspireroit à offrir le meilleur, quand il n'y en auroit pas de particulièrement encouragé par le gouvernement. Les loix et les mœurs donneroient plutôt aux connoissances, aux vertus, au génie, l'ascendant naturel qu'ils doivent avoir, parce que les avantages de l'enseignement seroient vivement sentis, quand on le verroit attirer, seul, une foule d'étrangers qui vivifieroient mieux qu'aucun commerce, un pays. Enfin nulle considération n'arrêteroit le développement des idées nouvelles; et l'esprit humain franchiroit rapidement l'espace qu'il a encore à parcourir pour arriver au dernier point de sa perfectibilité.

Que sont devenues les chaires publiques et gratuites, que Paris a offert depuis long-tems à l'instruction? L'ancien régime empêchoit-il qu'elles fussent aussi utiles à l'enseignement, qu'on pouvoit l'attendre? Ces institutions, onéreuses au trésor public, dégénèrent nécessairement; ceux qui s'y trouvent placés s'endorment dans les fauteuils, et ils sont un obstacle à l'encouragement, que doivent, seuls, recevoir les hommes, qui avancent réellement les arts et les connoissances humaines. Des encouragemens, des récompenses nationales, et la munificence des particuliers, ou de chaque lieu, dont le goût et l'intérêt seront de se distinguer, suffiroient, comme cela se voit, en grande partie, en Angleterre, pour former et soutenir tous les établissemens nécessaires au progrés des arts, des lettres, et des sciences. Il faudroit seulement que les encouragemens nationaux fussent répartis avec discernement; et c'est ce qu'on pourroit attendre des assémblées législatives, éclairées par des ministres, choisis parmi des hommes habiles en administration, et qui seroient forcés de s'aider eux-mêmes, des avis d'un conseil d'hommes élus par le peuple, qu'on leur adjoindroit pour cette partie.

Les membres de ce conseil pourroient remplir d'autres fonctions bien importantes, dont le besoin se fait, tous les jours, plus vivement sentir. Ils seroient en même-tems les conservateurs de l'opinion publique ; ils entretiendroient le feu sacré de la vérité ; ils seroient chargés de préserver les esprits du contact impur du mensonge ; et ses fabricateurs, perpétuellement démasqués, se lasseroient enfin de leur infâme métier, qu'au surplus, on pourroit alors leur laisser exercer par PRIVILÉGE, sans aucun danger.

Les autorités constituées, défendues, sans violation de la liberté la plus illimitée de la communication des pensées, jouiroient de la confiance et de la force, dont l'énergie est nécessaire à tout bon gouvernement ; et l'on auroit résolu le problême le plus difficile, celui de faire jouir de la liberté la plus entière, d'émettre ses opinions et de les répandre par les moyens de la parole ou de l'imprimerie, sans aucun inconvénient dangereux pour la chose publique, ni pour la tranquillité privée des citoyens (1).

Les réflexions, que je rappelle ici aux esprits exercés, et que je soumets sur-tout à ceux qui sont appellés à discuter ces matières dans l'assemblée nationale, m'ont paru frapper les amis les plus fervens de la liberté. Ils soupirent après l'époque, où il n'y aura de CULTE que

(1) Voyez ce qui est dit, sur des tribunaux et un conseil *modérateurs de l'opinion publique*, qui auroient une multitude d'avantages, qu'on ne peut retracer ici, p. 26, et suiv. de *la liberté indéfinie de la presse et de l'importance de ne soumettre la communication des pensées, qu'à l'opinion publique, ect.* Paris, 17 juin 1791, chez Desenne et chez les Directeurs de l'Imprimerie du Cercle Social.

Les économies, qui sont à faire dans les tribunaux de districts, offriroient de quoi former un établissement unique dans l'univers, qui sauveroit à jamais, pour l'humanité entière, les vérités que nous tenons, et qui peuvent peut-être encore nous échapper.

la

la *vérité*, D'ATTACHEMENT qu'aux principes éternels de la *morale*, de CONFIANCE que dans les loix immuables de la nature et la bonté de celui par qui tout existe. Rien ne leur paroît éloigner cette époque heureuse, comme les entraves, qu'on se prépare encore, en voulant pourvoir, par une forme vicieuse, au progrès des lettres et des arts, et à la conservation du dépôt des connoissances humaines.

J'ai cru qu'après le développement des considérations que j'avois à offrir sur la médecine, on sentiroit mieux les objections, qui sont faites à une partie du plan proposé, par le comité d'instruction publique de l'assemblée nationale ; c'est aux bons esprits de travailler à les résoudre pour le plus grand avantage de la chose-publique, et surtout à se hâter de prendre des moyens, pour répandre la *vérité*, exciter les vertus, et arrêter les progrès des vices et du mensonge.

312

TABLE.